

Evolution du parcours génératif : vers un remaniement des structures spatiales dans *La Route d'Altamont* de Gabrielle Roy

Navarette, Pierre-Antoine

Université de Limoges, groupe de recherche « CeReS »
pa_navarette@yahoo.fr

Introduction

A partir d'une sémiotique de l'espace appliquée à l'œuvre de G. Roy, *La Route d'Altamont*, publiée en 1966, nous nous proposons à travers cet article de mesurer l'évolution du modèle d'analyse du *parcours génératif* au sein de la théorie générale de la signification, tel qu'il a été présenté par A. J. Greimas et J. Courtès dans *Le Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, puis par J. Fontanille dans *Sémiotique du discours* et *Sémiotique et littérature* notamment, afin de pouvoir évaluer la pertinence de ses mécanismes et la puissance de son appareil théorique. Sur le plan épistémologique, nous nous intéresserons donc aux transformations qui se sont opérées lors du passage d'une version du parcours génératif à l'autre. Pour mener à bien cette étude, et pour pouvoir mesurer les implications d'un tel remaniement théorique, nous baserons donc sur des fragments textuels mettant en exergue précisément ce qu'autorise en matière de production de sens le nouveau modèle fontanillien : nous étudierons ainsi *La Route d'Altamont* de G. Roy afin de dégager des structures relevant d'un ordre sémiotique différent de celui que propose la théorie classique lorsque celle-ci, par exemple, situe exclusivement au niveau fondamental les valeurs abstraites et axiologiques. L'étude de l'œuvre de G. Roy, *La Route d'Altamont*, composée de quatre récits imbriqués – *Ma Grand-mère toute puissante*, *Le Vieillard et l'enfant*, *le Déménagement* et *La Route d'Altamont* – permet précisément d'envisager la question de la signification spatiale au sein de la logique narrative à partir d'une sémiotique de l'espace indexée sur une sémiotique littéraire post greimassienne. En d'autres termes, pour répondre à notre problématique quant à l'évolution du parcours génératif, il s'agira de comprendre véritablement en quoi le texte de G. Roy peut être fonction d'une sémantique spatiale élémentaire et d'une toposyntaxe fondamentale au niveau des structures sémio-narratives profondes. Cette possibilité, permise par la théorie moderne du parcours génératif proposée par J. Fontanille, avait déjà été envisagée par Greimas et Courtès dans l'élaboration du projet génératif initial. Dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, ces derniers précisent en effet que :

Dans l'état actuel de la description, la sémiotique de l'espace est encore réduite à être caractérisée par son expression, bien que l'analyse du plan du contenu révèle déjà des propriétés caractéristiques. En premier lieu, on y voit un déplacement qui affecte l'économie générale du parcours génératif où la spatialisation est posée parmi les procédures de discoursivisation. La sémiotique de l'espace est amenée à poser des éléments spatiaux aux niveaux sémio-narratif et fondamental.¹

¹ Greimas et Courtès, *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, chapitre « Espace » (sémiotique de l'~), p. 78-79.

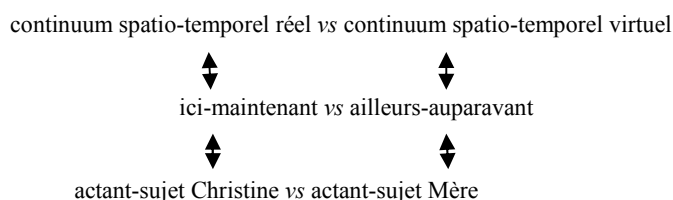
1 Dispositif spatial initial

1.1 Isotopie topographique et isotopies concomitantes

A partir du premier fragment textuel, la première étape de l'analyse consiste alors à regrouper les marqueurs spatiaux qui constituent l'isotopie topographique, actualisant de manière continue le sème générique /spatialité/. Apparaissent ainsi deux grands ensembles sémantiques en relation d'opposition contradictoire. On distingue en effet d'un côté, les sèmes 'plaine' ; 'horizons toujours plat' ; 'plaines immenses' ; 'immense plaine ouverte' et de l'autre, les sèmes 'petite colline' ; 'sévère montagnette' ; 'collines fermées' ; 'ces petits pays fermés'. Nous récapitulons ci-dessous les oppositions sémiologiques élémentaires relatives aux deux catégories dites englobantes :

'colline' vs {'plaine' vs 'horizon'}
/verticalité/ vs /horizontalité/
/fermé/ vs /ouvert/
/petit/ vs /vaste/
/haut/ vs /bas/

On note ensuite la distinction élémentaire entre un *dispositif topographique référentiel réel*, c'est-à-dire le *continuum spatial* dans lequel évoluent les deux actants-sujets, constitué de la catégorie englobante et dominante [plaine] impliquant principalement les valeurs déictiques d'un *ici-maintenant*, et un *dispositif topographique référentiel virtuel* évoqué par les actants-sujets, composé de la catégorie englobante [colline] et renvoyant de fait à une valeur déictique d'un *ailleurs-auparavant*. Par ailleurs, il semble que chaque actant-sujet soit relié de manière intrinsèque à un espace de prédilection. Soit les relations sémiotiques synthétisées ci-dessous :

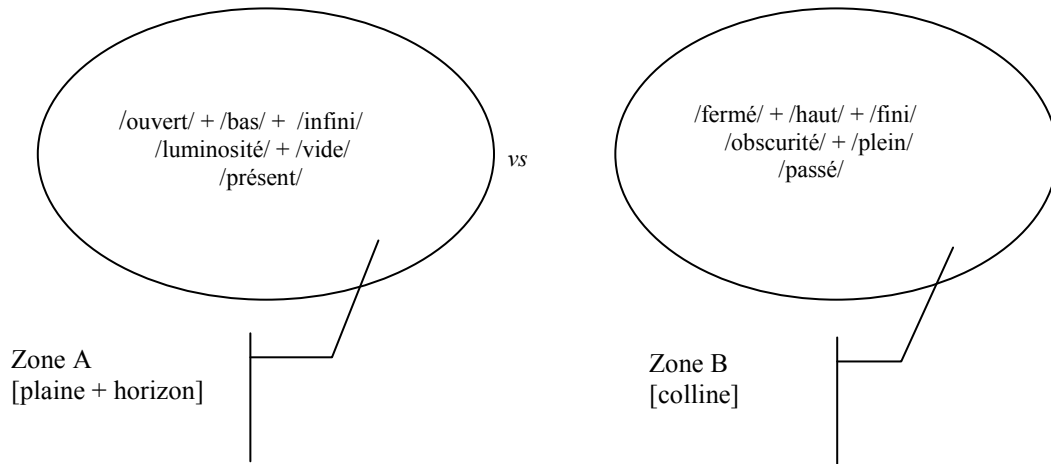


En outre, on remarque la corrélation entre les traits spatiaux des catégories topographiques et les valeurs temporelles. Autrement dit, on peut établir la relation d'implication logique entre le /fermé/ et le /fini/, c'est-à-dire sur le plan topographique entre la catégorie topographique [colline] et la catégorie temporelle [passé] ; de même, ce qui relève de l'/ouvert/ se range du côté de l'/infini/, soit le lien entre la catégorie spatiale [plaine] et la catégorie temporelle [présent]. Si l'on s'intéresse maintenant à l'isotopie matérielle, on voit bien que le sème 'plaine' n'implique pratiquement aucun indice textuel renvoyant à des éléments naturels, tels que 'paille dorée' et 'cela manque d'eau et d'arbres', contrairement au sème 'colline' qui implique les éléments 'arbres' {'érables', 'hêtres', 'arbustes'}, 'replis' et 'rivière' ; on remarque également la corrélation entre l'isotopie lumineuse et l'isotopie topographique : en effet, sont reliés à 'colline' les sèmes 'jamais tirés au clair', 'mystère', actualisant les sèmes /sombre/ ou /obscurité/ ; à l'opposé, sont reliés à 'plaine' les sèmes 'un jour que par un beau temps de soleil' ; 'noble visage découvert' ; 'l'infini reflété', actualisant les sèmes /clarté/ et /luminosité/. Soit, pour synthétiser notre propos, les distinctions sémiologiques complémentaires suivantes :

'plaine' vs 'colline'
/vide/ vs /plein/
/luminosité/ vs /obscurité/

On peut alors faire apparaître deux zones topologiques contraires où se trouvent concentrés, voire densifiés, les traits spatiaux dominants les plus actifs ainsi que les propriétés lumineuses, matérielles et temporelles corrélées :

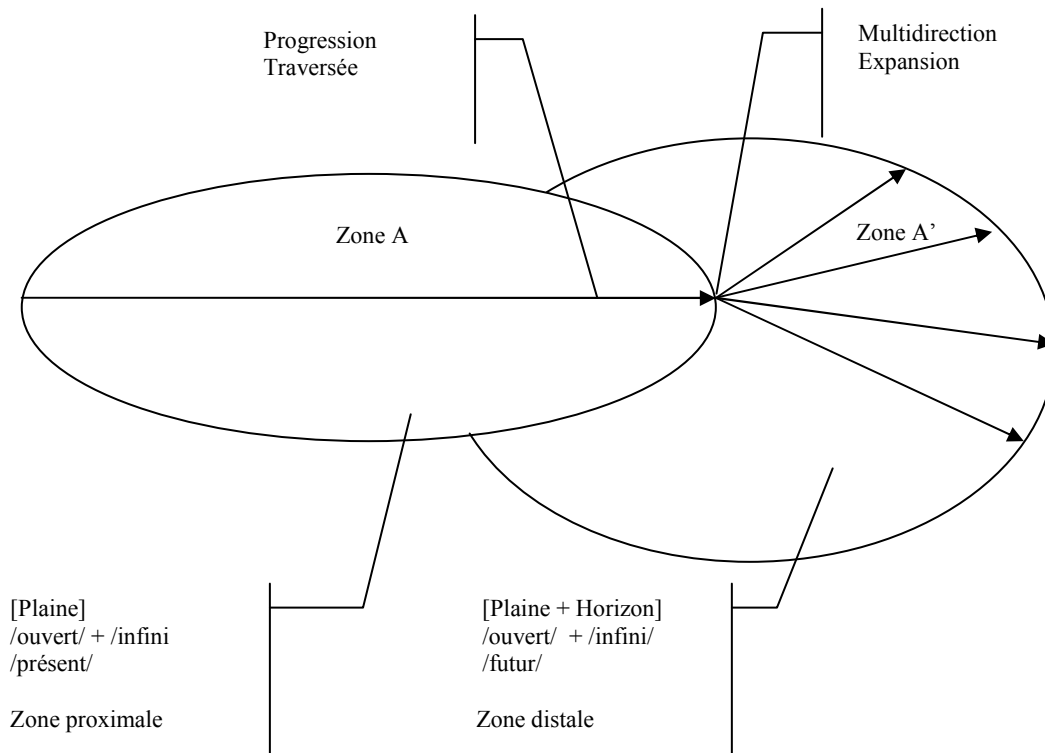
Schéma 1 : configuration spatiale élémentaire



1.2 Configuration topologique et dynamique directionnelle initiale

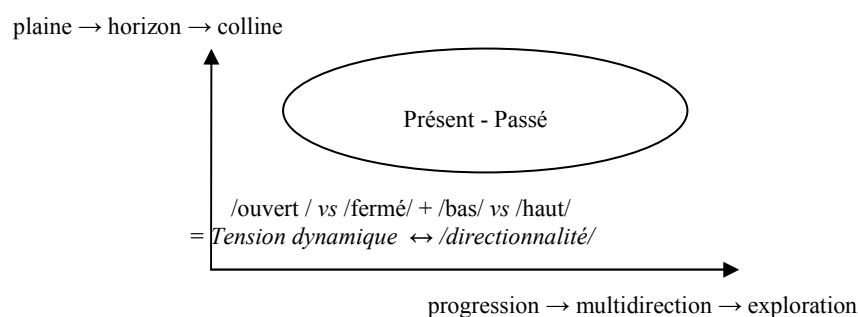
On peut dès à présent détailler la configuration topologique obtenue dans une perspective syntagmatique : on obtient finalement la disposition suivante où apparaît en premier lieu un phénomène extensif d'une zone {A}, dite proximale, vers une zone {A'}, dite distale :

Schéma 2 : extension spatiale de la zone proximale à la zone distale



La question que nous nous poserons à présent concerne la localisation de la zone {B} catégorisée plus haut : en effet, on peut se demander si la zone {A'} en devenir permet d'inclure précisément la zone {B} potentielle. Notre réflexion est ici motivée par l'ambiguïté résidant dans l'indice textuel suivant « je (Christine) ne pensais pas avoir de patience pour *ces petits pays fermés qui nous tirent en avant de ruse en ruse* ». Expliquons-nous plus précisément sur ce point : la zone {B} évoquée en premier lieu par la Mère semble déjà à ce stade se situer à la fois dans l'*ailleurs-auparavant* (« collines laissées en arrière ») et non loin de l'*ici-maintenant*, en devenir. En conséquence, on pourrait d'ores et déjà proposer une logique syntaxique liée à la spatialité qui dépendrait des relations premières entre ces zones valorisées et des oppositions fondamentales entre l'/ouvert/ et le /fermé/, le /bas/ et le /haut/, pour ne citer qu'elles. Le premier phénomène observé semble alors dépendre d'une logique interne reposant sur un principe dynamique de la spatialité, dont on pourrait déjà formuler les règles génériques. Autrement dit, on proposera ci-dessous l'articulation liée à la schématisation directionnelle dynamique, laquelle dépendrait d'une force tensile et régulatrice des propriétés /ouvert/ + /bas/ corrélées aux propriétés /fermé/ + /haut/. Soit la représentation graphique suivante :

Graphique 1 : schématique directionnelle dynamique



1.3 Synthèse : perspectives théoriques et épistémologiques

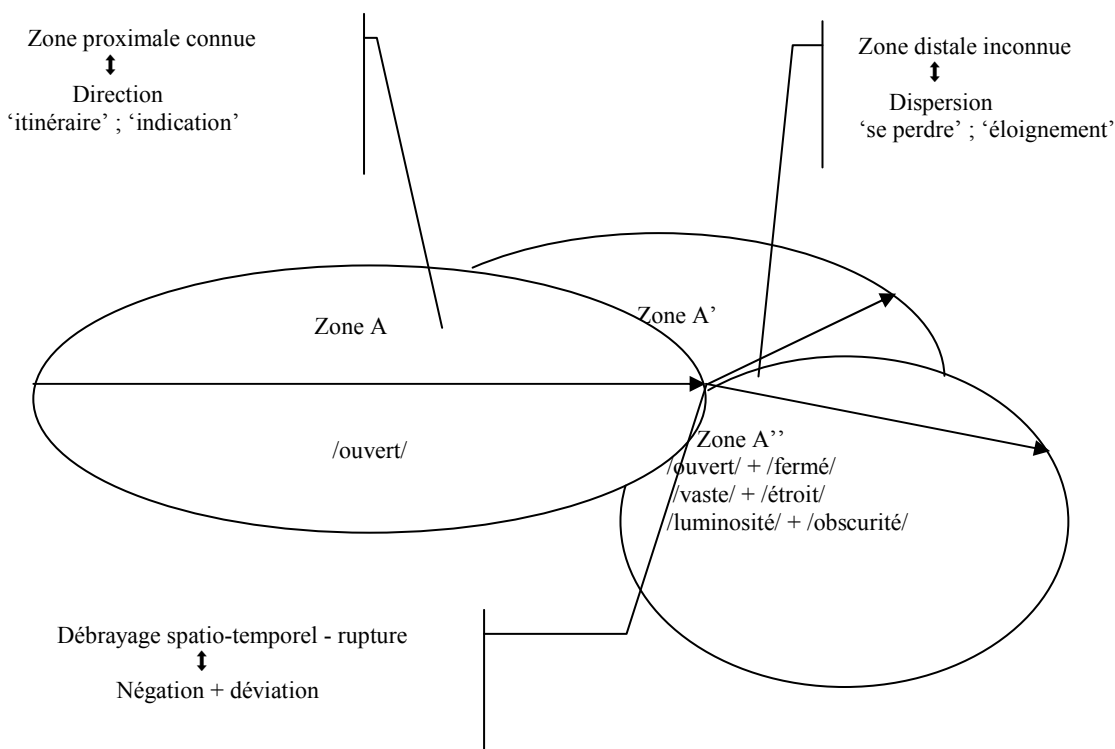
D'après le premier fragment textuel, on remarque que, dans une perspective générative, les catégories spatiales et leurs propriétés respectives fondent la syntaxe élémentaire et déterminent les catégories temporelles et sensibles. En d'autres termes, au niveau des structures sémio-narratives fondamentales apparaissent une logique spatiale directionnelle et des éléments spatiaux, des relations d'opposition élémentaire entre catégories spatiales, lesquelles génèrent les structures sensibles et temporelles. Ainsi, ce que l'on considère comme prédicat dans le procès de signification est la /spatialité/ déclinée dans ses dimensions verticale, horizontale et directionnelle. On peut donc postuler un noyau de sens topologique à l'origine du phénomène de spatialisation du discours. Sur le plan épistémologique, on observe que le modèle fontanillien accepte ces formes discursives spatiales, dont nous observions déjà les prémices chez Greimas et Courtès, mais pas encore suffisamment développées. Avec Fontanille, le discours artistique et littéraire admet par conséquent des formes structurales hétérogènes qui se trouvent fixées dans les textes et sélectionnées temporellement dans la sémiologie générale. A la suite de Jacques Fontanille, nous appelons alors *sémiologie spatiale* le phénomène de formation du sens lié à l'espace.

2 Catégorie [Route] et débrayage spatio-temporel :

Le deuxième fragment textuel proposé s'inscrit dans la continuité du précédent et permet d'affirmer plus précisément le degré de signification du caractère directionnel au sein de la logique narrative de l'œuvre de Gabrielle Roy.

peut-être envisagée comme une zone distale altérée où apparaît un certain nombre de contrariétés et d'ambiguïtés. Soit la schématisation topologique suivante où apparaissent les propriétés décisives et le processus directionnel engagé :

Schéma 3 : débrayage spatio-temporel



Par ailleurs, on voit bien que le point de visée focal est inexistant, ou, en d'autres termes, qu'il n'existe pas de visée dans l'espace, ni de localisation précise. Ce que l'on observe au contraire, est bien une sorte d'attraction vers une zone inconnue. Enfin, on note l'opposition élémentaire à partir des expressions lexicalisées suivantes au sein de l'isotopie cinétique, qui rendent compte du processus de la déviation que nous étendons dès à présent à celui, complémentaire, de la dispersion :

'(oublier) les indications' vs 's'engager au hasard'
/caractère directionnel/ vs /absence directionnalité/
/connu/ vs /inconnu/

On relève en effet sur le plan sémantique, sur l'ensemble des segments, les sémèmes suivants : 'se perdre' ; 'inconnu', 'contrée sauvage', 'erreur', 'perdu dans l'éloignement'. Revenons alors sur la notion de /directionnalité/. Nous proposons le tableau suivant qui regroupe les nouvelles données sémantiques : nous faisons donc apparaître les relations contradictoires établies entre le marqueur 'route', impliquant de manière intrinsèque le sème /caractère directionnel/ et les autres marqueurs sémantiques qui y sont systématiquement rattachés, actualisant le sème /absence directionnalité/ :

Tableau 1 : contradiction des propriétés spatiales et directionnelles

Isotopie topographique	
Sémèmes	Sèmes spatiaux
'route(s)'	/caractère directionnel/
'venu(es) du lointain'	/caractère directionnel/
'mener plus loin et nulle part'	/absence directionnalité/ /inconnu/ /loin/
'sans indication'	/absence directionnalité/
'où elles vont ? jamais elles ne disent mot'	/absence directionnalité/
'se perdre'	/absence directionnalité/
'perdu dans l'éloignement'	/loin/ /absence directionnalité/

En synthèse, on observe manifestement, de manière paradoxale, à la fois une neutralisation progressive des propriétés directionnelles à mesure que l'actant-sujet s'avance dans la zone {A''} déviée et déclinée à partir de la zone {A'}, et une valorisation des traits /étranger/ et /inconnu/.

2.2 Implication du schème de la dispersion : zone {A''} et contradiction

On peut dès à présent poursuivre l'analyse de la deuxième séquence et détailler plus précisément les implications narratives inhérentes au processus de déviation et de dispersion, correspondant à une négation d'une zone {A'} vers une zone {A''}. Revenons aux autres contradictions sémantiques manifestes en balayant une nouvelle fois l'ensemble des segments textuels. On voit bien que la compétence modale du /vouloir faire/ indexée sur les catégories [routes] n'est pas ici mobilisée au niveau de la zone de débrayage déictique, alors que celle-ci, on aurait pu le penser avec la catégorie [embranchement], la présupposait ou la déterminait : un embranchement présuppose un choix et l'exercice d'une volonté. En effet, bien que la position dirigeante manifeste du sujet-actant Christine tende à impliquer la compétence modale /pouvoir faire/, et, par extension logique, /vouloir faire/, on observe une négation de la compétence modale, actualisant le /ne pas vouloir faire/. Remarquons la continuité du processus instauré au niveau du deuxième [embranchement], à travers l'expression lexicalisée suivante prélevée dans le segment d) : « Nous n'avons pas été plus d'un quart d'heure à filer sur cette petite route étroite, toujours à plat dans les champs, qu'elle se croisa avec une autre de ses pareilles venant du lointain. De nouveau, il me semble, *je refusai de choisir*, me laissai guider par le caprice ou *l'intuition*, [nous soulignons] ceci en tout cas auquel nous préférons parfois nous en remettre plutôt qu'à notre seul jugement. ». Une précision s'impose à propos des règles dynamiques liées aux propriétés spatiales de la zone {A''} parcourue que nous avons évoquée plus haut : on note en effet à nouveau la *force intensive* des traits /ouvert/ + /devant/ qui semble participer fortement de la *tension vectorielle* correspondant à la trajectoire du véhicule. Nous faisons apparaître l'opposition suivante rattachée aux compétences modales déjà analysées :

'rebrousser chemin' vs 'aller en avant'
 /ne pas pouvoir faire/ vs /pouvoir faire/

Le second point que nous aborderons avant de conclure l'étude de cette seconde séquence, est l'exagération des propriétés /horizontalité/ + /vide/ à mesure que l'aspect directionnel indéterminé s'accroît. On note ainsi : « donc, je continuai au hasard. Il me fallait bien au reste : à qui dans ce pays enseveli demander notre route ? Depuis plus d'une heure nous n'y avions même pas vu, perdu dans l'éloignement, quelque toit de grange. Il n'y avait même pas l'électricité à travers cette contrée sauvage ». Le phénomène observé en définitive pourrait alors être défini comme une abolition irréversible de la

spatialité par saturation des propriétés dominantes du champ spatial. Nous avons donc regroupé dans le tableau ci-dessous l'ensemble des phénomènes reliés au processus syntagmatique :

Tableau 2 : phénomènes du champ spatial

	Champ spatial - [Paysage]		
Sémèmes	'horizon toujours plat'	'campagne silencieuse' 'pas de bruit' 'pas de toit de grange' 'personne à qui demander sa route'	'pays enseveli' 'oiseau invisible'
Propriétés	/horizontalité/	/absence sonorité/ /absence humanité/ /absence matérialité/	/mort/ /invisible/
Implication	présence	absence	néant
Phénomènes	uniformisation	disparition	abolition

Finalement, nous pouvons revenir peu ou prou sur ce que nous avons proposé plus haut, dans la mesure où, on le remarque ici, le processus de déviation, puis de dispersion, semble déjà engagé bien avant les bifurcations : la catégorie [embranchement] viendrait plutôt sur le plan syntagmatique s'imposer comme la concrétisation d'un processus déjà amorcé par le nivellement ('horizon toujours plat') et la disparition du champ spatial ('pays enseveli'), comme si l'infinité de directions devait conduire à sa propre réduction ou sa propre simplification. En d'autres termes, la multiplication des directions possibles et l'uniformisation expansive de la zone {A} conduit à une sorte de réduction brutale du champ spatial directionnel vers une seule direction qui semble paradoxalement et étrangement absente dans le cas présent. La notion de direction impliquant normalement, rappelons-le, un point source et une localisation. Le dernier point qui mérite d'être développé rejoint notre réflexion sur la logique syntaxique transformative proposée ci-dessus : tout particulièrement, si l'on s'en tient à l'acception classique du verbe *ensevelir*, le sémème 'pays enseveli' permet d'actualiser les traits /secret/, /invisible/, voire /obscurité/ - au sens strict du terme, une chose ensevelie se dérobe à la vue, à la lumière - c'est-à-dire des propriétés caractérisant là encore la zone {B} définie en amont. En synthèse, au sein de la zone {A''}, où l'on observe la prolifération des catégories impliquant intrinsèquement le trait /directionnalité/ et extrinsèquement le trait /absence de directionnalité/, apparaît bien une série de contradictions : en effet, tendent à coexister fortement les traits /clarté/ et /obscurité/, /présent/ et /absent/, /directionnalité/ et /absence directionnalité/, /ouvert/ et /fermé/.

2.3 Synthèse : perspectives théoriques et épistémologiques

D'après le second fragment textuel, nous avons pu détailler les phénomènes de contradiction et de contrariété qui émergent dans la zone distale à partir de la zone proximale, motivés par la catégorie [route], laquelle induit précisément un processus de transformation. Nous avons donc mis en évidence plus précisément la logique narrative sur le plan discursif superficiel à partir de la schématique directionnelle élémentaire. Le problème que nous devons résoudre ici, à partir de la pensée fontanillienne, est précisément le phénomène de conversion qui opère entre le fond topologique où apparaît un schème spatial directionnel et la surface topographique où se manifeste la catégorie [route] actualisant la /directionnalité/. Nous dirons que tout se passe comme si le fond topologique se comportait comme une forme abstraite équivalente de la surface topographique : autrement dit, pour passer du fond à la surface, on postule des relations d'homomorphisme entre les deux, tant et si bien que le fond tendrait à

comprendre les structures spatiales superficielles pour les faire se déployer dans un mouvement de conversion tensive. Sur le plan épistémologique, le modèle fontanillien permet ainsi d'expliquer les passages entre différents niveaux, modèle auquel nous ajoutons les relations d'homomorphisme établies entre le fond et la surface. La conversion réside précisément dans l'incorporité des formes discursives superficielles spatiales au sein du noyau de sens topologique en matière de /directionnalité/.

3 Actualisation de l'espace virtuel ailleurs-auparavant

Nous avons inséré en annexe, pour conclure cette étude, le troisième et dernier fragment textuel complémentaire, qui se situe dans la continuité des deux précédents, et où se réalise en définitive la dernière séquence narrative.

3.1 Transformation du dispositif spatial et immersion de la zone {B}

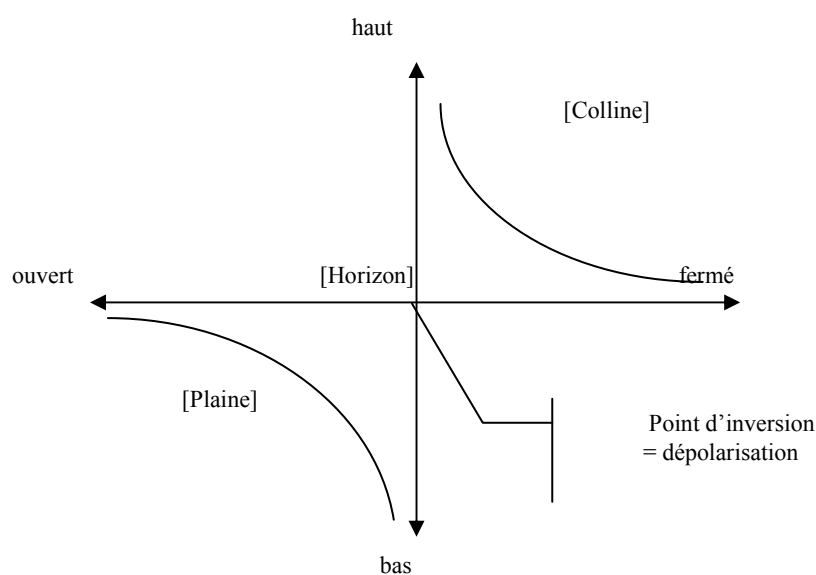
Au début de la séquence se trouvent derechef synthétisées les propriétés spatiales et temporelles antagonistes introduites dans les fragments précédents, faisant ainsi implicitement référence aux espaces de prédilection des actant-sujets : à la catégorie [plaine] sont bien associées les propriétés /ouvert/ + /dynamisme/ + /présent/, définissant la zone de prédilection du sujet Christine ; à l'inverse à la catégorie [colline] sont associées les propriétés /fermé/ + /statisme/ + /passé/, définissant la zone de prédilection du sujet Mère. Si l'on s'intéresse à présent au statut du sujet-directeur Christine, apparaît au sein du segment a) une nouvelle inversion des compétences modales : ainsi le /non vouloir faire/ prépondérant et récurrent laisse-t-il place subitement au /vouloir faire/, si l'on se reporte aux expressions lexicalisées suivantes « et je me rappelle avoir *pour ainsi dire décidé* : il ne faudrait pas trop tarder à donner de la joie à maman ; elle ne pourra peut-être plus l'attendre longtemps encore. » [...] *J'imaginai qu'il est en notre pouvoir de rendre les âmes heureuses* ». En d'autres termes, le sujet-directeur reprend pour ainsi dire son statut initial. Toutefois, les compétences modales semblent toujours fonction des perceptions, subjectives, du sujet, procédé instauré, si l'on reprend les éléments obtenus plus haut, depuis le premier processus de déviation : on relève en effet « de nouveau, *il me semble*, je refusai de choisir ; *j'imaginai* qu'il était en notre pouvoir ; il me sembla voir » puis, d'après le segment c) du troisième fragment « *ai-je rêvé* tout cela ; *douter de la réalité* [nous soulignons] ». En d'autres termes, on relève à partir de la séquence narrative introduisant le schème de la dispersion tout le foisonnement sémantique de la confusion, du trouble de la perception, qui trouve dès lors une corrélation avec le champ sémantique de l'obscurité. Là encore, on peut observer des rapports de continuité transformative, comme si s'était opéré progressivement la disparition des instances réelles référentielles, tels que les actant-objets et les actant-objets. Tout le dispositif spatial *réel* défini par la catégorie [plaine] semble pour ainsi dire déjà à ce stade se troubler, changer de nature et basculer dans l'*irréel* : dans ces conditions, l'espace intégral tend à se rapprocher de la nature du dispositif spatial défini par la catégorie [colline]. On notera en complément l'expression suivante du fragment 1), segment a), qui fait écho à cette transformation : « un jour, grand-père *avait aperçu en imagination* – à cause des collines fermées peut-être ? – une immense plaine ouverte ».

Observons les incidences de cette inversion des compétences modales au niveau de la situation narrative et du dispositif constituant de fait l'entour spatial référentiel des actants-sujets. Ainsi, d'après le fragment b), la conséquence immédiate est-elle l'inversion tout aussi subite des traits spatiaux dominants de la zone parcourue par le sujet, qui affecte en premier lieu la catégorie [route], puis le dispositif spatial référentiel alentour. On souligne en effet « Cette *petite route prise au hasard* depuis quelques temps *paraissait monter*, sans effort visible, par *légères pentes* très douces sans doute. [...] Alors, comme *nous nous élevions toujours*, il me sembla voir, *étirée contre le ciel*, une *lointaine chaîne de petites collines bleues*, à moitié transparentes [...] *la plaine, depuis le commencement des âges aplanies et soumise*, parut se *révolter* [...] et en elles [collines] *nous fûmes complètement enfermées* ». L'introduction de la modalité du /vouloir faire/ permet par conséquent le retour fondamental du trait /directionnalité/ dont l'existence avait été niée depuis la progression dans la zone {A''}, et, au niveau du champ spatial, l'apparition du point de visée focal, c'est-à-dire la zone {B} correspondant à la catégorie [colline]. En synthèse, on assiste

définitivement à la réalisation de l'immersion de l'espace virtuel et irréel, au sein de l'espace réel, c'est-à-dire à l'apparition de la zone {B}, que nous avons définie au début de cette étude, à l'intérieur de la zone {A''}. Précisément, existent dès lors deux phases successives : la première, qui voit l'abandon des compétences modales et la modification des fonctions perceptives du sujet-directeur tout au long du parcours au sein de la zone {A''} ; la seconde, qui voit la restauration des mêmes compétences et des mêmes fonctions « il n'y eut plus de doute possible » à la fin de la zone {A''} et au début de la zone {B}. Brièvement, on peut dire que la zone {A-A'} ([plaine] + [horizon]) initiale, qui se définissait à travers le mode de la *réalité* laisse place à la zone {A''} ([plaine] + [horizon], se définissant à travers le mode de l'*irréalité* et incluant une {zone B}, correspondant à la catégorie [colline], définie en premier lieu par le mode de l'*irréalité* [colline] et en second lieu par le mode de la *réalité*. On peut ajouter alors que les modes *Réel vs Irréel* semblent être deux faces interdépendantes d'un même tout, tout comme la [colline] serait finalement l'autre versant de la [plaine].

Plusieurs points demandent à présent à être éclaircis à partir de ces premières conclusions. On peut dire en premier lieu que sont donc actualisés majoritairement les sèmes /verticalité/ et /animé/, à partir du réseau sémantique renvoyant à 'route', puis à partir de celui caractérisant 'colline', laquelle actualise à nouveau la propriété /fermé/. Sur le plan topologique on passe bien, autrement dit, d'une saturation progressive des traits spatiaux de la zone {A''}, à une abolition des mêmes propriétés jusqu'à leur inversion, voire leur transformation. Une précision s'impose alors à propos de la succession des phénomènes observés : on peut dire que la relation entre l'espace médian [horizon] semble participer fortement à la transformation de l'espace. Plus précisément, c'est l'opération de réunion des propriétés contraires /haut/ et /bas/ dans le cas présent, avec la confusion des éléments 'terre' vs 'ciel' – on relève « il me sembla voir, *étirée contre le ciel*, une lointaine chaîne de petites collines bleues, à moitié transparentes. [...] *J'étais habitué aux mirages de plaine* [...] *Ce sont des nuages*, me dis-je, rien de plus [nous soulignons] » –, provoquant un effet de tassement, qui semble abolir les propriétés /ouvert/ et /infini/ de la zone {A''} parcourue. On peut conclure que le processus dynamique lié à restauration de la /directionnalité/ et aux propriétés /ouvert/ et /infini/ finit par entraîner ici la fusion du /haut/ dans le /bas/ puis l'immersion ou l'irruption du /haut/ à partir du /bas/, du /fermé/ à partir de l'/ouvert/, de l'/infini/ au /fini/. Nous introduisons le graphique suivant résumant le processus générique de transformation de l'espace, fonction d'une certaine instabilité des propriétés disséminées sur l'ensemble du champ spatial :

Graphique 2 : transformation de l'espace et dépolarisation

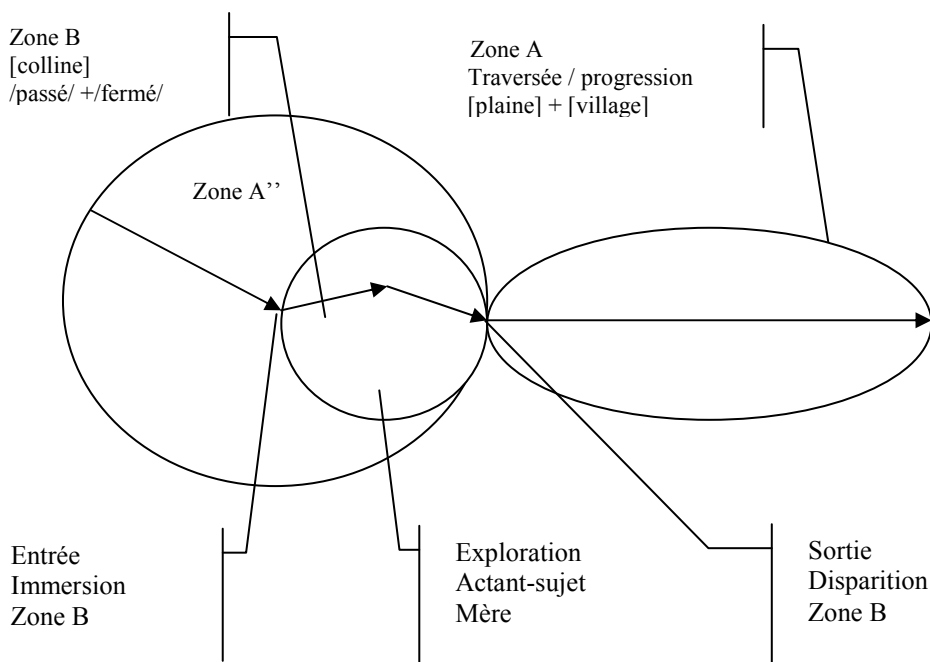


3.2 Franchissement de la zone {B}

Passons dès lors à l'analyse de l'isotopie lumineuse et matérielle manifestée à travers l'étude du segment d) : « Et bientôt, telles que ma mère les désirait, elles se présentèrent couvertes d'arbustes *secs*, de petits arbres *mal assurés* sur un versant penché, mais *réchauffés par le soleil, traversés d'ardente lumière*, et leurs feuillages aux tons *lumineux frémissaient dans l'air ensoleillé*. Tout cela, les pans de roc roussi, *des baies rouges aux branches grêles*, les feuilles écarlates jonchant le sous-bois, tout cela formait un *adorable petit fouillis presque mort*, et *cependant quel cri s'en échappait* ». D'après cette citation, à son point d'entrée la zone {B} bénéficie alors des propriétés /luminosité/ : pour reprendre ce que nous avons exposé plus haut, nous avancerons l'idée selon laquelle les propriétés initiales de la zone {A} – [plaine] = /clarté/ + /luminosité/ ont subi également une forme de conduction ou de dépolarisation, ce qui implique la notion d'interaction entre les espaces de prédilection, l'un étant le pendant de l'autre, par l'intermédiaire de la zone {A''} qui comportait le trait /obscurité/. On note les mêmes corrélations avec le trait /sonorité/ qui était inexistant dans la zone {A''} et qui se trouve ici actualisé avec le sémème '*cependant quel cri s'en échappait*'. Mettons ces observations en perspective des propos tenus par le actant-sujet Christine à l'intérieur de la zone {B} : « J'avais hâte de retrouver *la plaine franche et claire* ». En d'autres termes, on peut déduire, par présupposition logique, que le cœur de la zone {B} ne comporte pas les propriétés qui caractérisent son entrée. Ainsi le trait /luminosité/ à l'entrée et à la sortie de la zone englobe-t-il le trait /obscurité/ émergeant à son extrémité verticale qui en constitue aussi le cœur.

A l'issue de cette séquence narrative, on remarque alors la résurgence de la catégorie topographique [route] – 'Route d'Altamont' – et [colline], et par conséquent la reprise de la dynamique directionnelle et vectorielle. On note alors le retour de la propriété /ouvert/ – 'Les collines s'entrouvrirent' – et la disparition des propriétés /verticalité/ + /fermé/. Au niveau du champ spatial, on assiste finalement à l'abolition de la zone {B} au profit de la restauration de la zone {A} initiale. En d'autres termes, on pourrait dire que l'axe horizontal retrouve son statut et annexe l'axe vertical, l'horizon semblant étrangement se situer en arrière, pour laisser apparaître l'ultime point de visée focal, équivalent au [Village d'Altamont]. On cite en effet : « Maman et moi ensemble nous nous sommes retournées pour regarder en arrière de nous. Des petites collines rentrées dans le soir, il ne restait presque rien déjà. Seulement, contre le ciel, un contour léger, une ligne tout juste perceptible comme en font les enfants lorsque sur du papier ils s'amuse à dessiner le ciel et la terre. ». Nous faisons apparaître ci-dessous la configuration topologique finale :

Schéma 4 : configuration topologique finale



3.3 Synthèse : perspectives théoriques et épistémologiques

A partir du troisième fragment textuel, nous avons pu pointer plus précisément la transformation des espaces et l'immersion progressive de la zone B en devenir, lesquelles s'opèrent de la zone proximale à la zone distale, avec des relations intimes entre les différentes propriétés spatiales. Tout se passe comme si celles-ci, existant au niveau profond, se manifestaient en s'activant en surface pour permettre les transformations. C'est ici que l'on observe le plus clairement les relations de conversion entre fond et surface. En effet, les propriétés spatiales dites actives ne sont pas totalement les mêmes en profondeur et en surface : si en profondeur elles sont stables en s'opposant de manière logique, elles deviennent instables en surface en se situant sur des axes progressifs, d'après le schéma obtenu. Ainsi, une conversion tensive s'est opérée à travers ce phénomène qui n'était pas encore envisageable dans la théorie initiale de la signification. Autrement dit, le troisième fragment textuel permet de valider le problème de la conversion proposée par Fontanille et d'entériner les intuitions de Greimas et Courtès.

Conclusion

La première conclusion que l'on peut tirer de l'étude de l'œuvre de G. Roy concerne le degré d'intensité des diverses propriétés spatiales engagées dans le procès de signification. Sur le plan syntagmatique, les relations d'opposition entre traits spatiaux, tels que l'/ouvert/ vs le /fermé/, participent du processus dynamique et sont engagées directement dans la tension vectorielle alors que sur le plan paradigmatique, les traits spatiaux répartis au niveau des zones jouent un rôle fondamental dans l'attribution des valeurs temporelles et sensibles. Il convient ensuite de revenir sur les configurations topologiques et les structures directionnelles obtenues. On peut donc dire que, au-delà des catégories topographiques de la [route], apparaissent des formes schématiques, corrélées aux zones distales et proximales, qui sont principalement celle de la progression, de l'exploration, de la déviation et de la dispersion. A ces schématiques directionnelles sont liés des phénomènes de modification de l'espace qui sont principalement l'expansion, l'uniformisation, la saturation, l'abolition et la transformation. Si l'on revient sur la nature de la catégorie [route], nous pouvons affirmer que celle-ci correspond véritablement à une *zone médiatopique*, c'est-à-dire un espace par lequel se joue la transformation des zones distales et proximales ainsi que la transition des valeurs temporelles et des propriétés décisives. Dans une perspective structuralisante s'attachant *de facto* aux processus de production des formes significatives, cela reviendrait bien en conséquence à dégager une schématique dynamique et logique élémentaire, une toposyntaxe qui sous-tendrait le discours et se déclinerait pour donner lieu à ces formes schématiques structurales directionnelles plus complexes. A travers notre étude, on peut dire véritablement que l'espace est devenu premier, engendrant les catégories temporelles et les différentes valeurs de signification.

On peut donc affirmer que le modèle fontanillien a rendu possible le remaniement et le déplacement des structures spatiales superficielles vers les structures sémio-narratives profondes. Autrement dit, les observations premières de Greimas et Courtès en matière de sens et de spatialité ont été rendues opérantes à travers le travail théorique proposé par Fontanille : dans ces conditions, le modèle fontanillien est bien devenu ouvert et accueillant alors que le modèle de Greimas et Courtès tendait à être fermé et exclusif. On remarque en effet que, dans une perspective diachronique, le parcours génératif, qui dans ses fondements autorise principalement les valeurs abstraites au niveau des structures sémio-narratives, est passé d'un modèle fermé, replié sur lui-même, autonomisant – sans doute parce qu'à l'origine la théorie générale avait besoin de se construire pour s'assumer pleinement – à un modèle plus flexible, ouvert et accueillant au niveau le plus profond du discours des formes sémiotiques diverses, telles que les structures spatiales chères à la sémiotique de l'espace, ce que nous avons détaillé précisément dans cet article. Par ailleurs, c'est la dynamique générative interne qui s'en trouve plus assumée : en effet, le fonctionnement même du parcours génératif a été revisité avec l'émergence des *conversions tensives* proposées par J. Fontanille, lesquelles s'imposent comme des espaces de transformation du sens d'une structure à une autre, d'un niveau à un autre. En d'autres termes, avec Fontanille, qui reprend l'économie générale de la théorie de la signification de Greimas et Courtès, le parcours génératif est devenu un modèle d'analyse de génération réellement vivant qui, dans ces conditions de *vivance de la signification*,

permet de tendre plus directement vers son objectif premier en offrant réellement la possibilité d'envisager alors toutes les formes de narrativité et la totalité des variations des phénomènes culturels.

En outre, nous avons mis en évidence chez Roy le dynamisme spatial et les conversions tensives qui s'opéraient à partir de la fission du noyau topologique initiale. Ce dynamisme est la preuve de la vivance de la signification spatiale telle que l'envisage Fontanille lorsqu'il met en avant le discours en acte. Enfin, il y a fort à parier que dans les années à venir, des formes diverses voient le jour au sein des structures sémio-narratives telles que les formes sensibles liées à l'ombre et à la lumière entraperçues à travers notre analyse. On pourrait même proposer à terme un modèle hétérarchique et non hiérarchique, en postulant que, pour rejoindre F. Rastier et I. Lotman, les structures diverses participent d'un même phénomène dans un mouvement sémiotique synergétique englobant.

Références bibliographiques

- Bachelard, G. (2008). *La Poétique de l'espace*. Paris : PUF.
- Bakhtine, M. (1978). *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.
- Bertrand, D. (1985). *L'Espace et le sens : « Germinal » de Zola*. Paris, Amsterdam : Hadès-Benjamins.
- Couégnas, N. (2009). Sémiotique tensives. *Vocabulaire des études sémiotique et sémiologiques*, D. Ablali & D. Ducard. Presses universitaires de Franche-Comté et Garnier.
- Courtès, J. (1991). *Analyse sémiotique du discours, de l'énoncé à l'énonciation*. Paris : Hachette.
- Fontanille, J. (2000). Espaces du sens. Morphologies spatiales et structures sémiotiques. *L'Espace, actes du Congrès de l'Association Canadienne des Sociétés Savantes*. 21 p.
- Fontanille, J. (1998). *Sémiotique et discours*. Limoges : Pulim.
- Fontanille, J. (1999). *Sémiotique et littérature*. Paris : PUF.
- Fontanille, J. (2001) La Sémiotique est-elle générative. *Sémiotique et linguistique*. Paris.
- Fontanille, J. et Zilberberg, C. (1998). *Tension et signification*. Liège : Editions Pierre Mardaga.
- Greimas, A. J. (1986). *Sémantique structurale*. Paris : PUF.
- Greimas, A. J. et Courtès, J. (1993). *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (tome 1). Paris : Hachette.
- Greimas, A. J. et Courtès, J. (1986). *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (tome 2). Paris : Hachette.
- Hamon, P. (1993). *Du Descriptif*. Paris : Hachette.
- Lotman, I. (1999). *La Sémiosphère*. Limoges : Pulim.
- Lotman, I. (1973). *La Structure du texte artistique*. Paris : Gallimard.
- Ouellet, P. (2000). *Poétique du regard, Littérature, perception, identité*. Sillery, Limoges : Septentrion, PULIM.
- Rastier, F. (1987). *Sémantique interprétative*. Paris : PUF.
- Rastier, F. (1989). *Sens et textualité*. Paris : Hachette.
- Rastier, F. (2001) *Art et science du texte*. Paris : PUF.

Textes annexés

Fragment numéro 1

- a) Un jour que par un beau temps de soleil nous voyagions à travers la plaine, ma mère et moi qui conduisais la petite auto, et que nous avions vu depuis des heures déjà défiler sous nos yeux un peu lassés les horizons toujours plats, j'entendis maman près de moi se plaindre avec douceur :
- Dans toute cette plaine immense, comment se fait-il, Christine, que Dieu n'a pas songé à mettre au moins quelques petites collines ?
- De celles où elle était née dans la vieille province de Québec, elle nous avait depuis ces dernières années beaucoup parlé : une sévère montagnette, des pics, des « crans » prolongés par des épicéas, une troupe presque hostile qui gardait le petit pays pauvre. Rien là à tant regretter. Pourtant de ce paysage laissé en arrière à l'origine de notre famille, il fut grandement question toujours, comme si persistait entre nous et les collines abandonnées une sorte de relation mystérieuse, troublante, jamais tirée au clair... Tout ce que j'en savais était peu de chose : un jour, grand-père avait aperçu en imagination – à cause des collines fermées peut-être ? – une immense plaine ouverte ; sur-le-champ il avait été prêt à partir ; tel il était. Grand-mère, elle, aussi stable que ses collines, avait longtemps résisté. En fin de compte elle avait été vaincue. C'est presque toujours, dans une famille, le rêveur qui l'emporte. Voilà donc ce que je comprenais au sujet des collines perdues. (117-118)
- b) Et ce jour-ci encore, sans savoir qu'ainsi je peinai maman, je lui dis :
- Allons vieille mère, tes collines étaient comme toutes les collines. C'est ton imagination qui a brodé sur tes souvenirs d'enfance et te les présente aujourd'hui si attirantes. Les reverrais-tu que tu serais déçue.
- Imagine-toi, dit maman, que tout soit tout à coup bouleversé ; l'on verrait des éboulis, une masse de rocs chauves, d'autres recouverts d'un peu de mousse ; ensuite viendraient de petites collines boisées, et leurs replis seraient bien ce qu'il y a de plus curieux au monde. On avance, Christine, pour découvrir ce qu'il peut y avoir entre elles ; mais, de nouveau, les escarpements s'entrouvrent ; on est contraint d'explorer un autre repli ; on est toujours en haleine. (118)
- c) Moi j'aimais passionnément nos plaines ouvertes ; je ne pensais pas avoir de patience pour ces petits pays fermés qui nous tirent en avant de ruse en ruse. Cette absence de secret, c'était sans doute ce qui me ravissait le plus dans la plaine, ce noble visage à découvert ou, si l'on veut, tout l'infini en lui reflété, lui-même plus secret que tout autre.
- ah, tu ne comprends pas, fit maman. C'est la hauteur inattendue, quand on l'atteint, qui justement donne du prix à tout le reste. [...]
- Au fond, elle était bien trop vivante encore, trop amoureuse de la vie, pour préférer le temps fixé dans la mémoire à celui qui s'en va justement s'y perdre comme un affluent dans la mer. Elle convint avec moi que la couleur uniformément dorée des pailles rasées, que l'uniforme gris bleu du ciel composaient une grave beauté. Mais quel beau temps pour voyager ! me dit-elle.
- cela manque d'arbres, toutefois, par ici, et d'eau. Dans mes petites collines, Christine, les essences emmêlées, les peupliers-trembles, les bouleaux, les érables de montagne [...] les hêtres aussi flambaient de couleur. En bas, d'anse en anse, se déroulait, en captant les couleurs, notre petite rivière Assomption [...]. (118-119)

Fragment numéro 2

- a) Nous arrivions alors à un croisement de routes, et je pensai à autre chose, je réfléchis un moment ou peut-être, au contraire, n'ai-je pas du tout réfléchi. Aujourd'hui encore, sur cette journée s'étend comme une légère brume, et je suis toujours incapable de revoir clairement ce qui nous arriva lorsque j'atteignis cet embranchement solitaire. (119)
- b) Connaissez-vous les petites routes rectilignes, inflexibles, qui sillonnent la Prairie canadienne et en font un immense quadrillage au-dessus duquel le ciel pensif a l'air de méditer depuis longtemps quelle pièce du jeu il déplacera, si jamais il se décide. On peut s'y perdre, on s'y perd souvent. Ce que j'avais devant moi, c'étaient, à la fois se rejoignant et se quittant, étendues à plat dans les herbes comme les bras d'une croix démesurée, deux petites routes de terre absolument identiques, taciturnes, sans indication, taciturnes autant que le ciel, autant que la campagne silencieuse tout autour qui ne recueillait que le bruissement des herbes et, de temps à autre, le trille lointain d'un oiseau invisible. (120-121).
- c) Avais-je complètement oublié les indications données au départ par mon oncle : tourner à gauche, puis à droite, puis à gauche. Je vous le dis, ces routes composent comme une sorte de vaste jeu troublant et, si on s'y trompe une seule fois, l'erreur va ensuite se multipliant à l'infini. Mais peut-être était-ce cela même que je souhaitais. A cet embranchement solitaire, est-ce que je ne fus pas fascinée au point de ne plus vouloir rien décider par moi-même – les routes inconnues m'ayant toujours attirée [...] Je m'engageai, je pense, au hasard – pourtant est-ce le hasard qui fit ce jour-là des choses si prodigieuses ? – je m'engageai dans celle des deux routes qui me parut la plus complètement étrangère. Cependant les deux me l'étaient, au fond. Se peut-il que l'une, pourtant si pareille à l'autre, m'eût fait comme une sorte de signe intelligible ? (121)
- d) Nous n'avions pas été plus d'un quart d'heure à filer sur cette petite route étroite, toujours à plat dans les champs, qu'elle se croisa avec une autre de ses pareilles venant du lointain. De nouveau, il me semble, je refusai de choisir, me laissai guider par le caprice ou l'intuition, ceci en tout cas auquel nous préférons parfois nous en remettre plutôt qu'à notre seul jugement. (122)
- e) Maintenant nous étions égarées, aucun doute là-dessus. Dès lors, en rebroussant chemin eussé-je seulement pu refaire mon trajet capricieux ? [...] Autant donc continuer en avant. C'est ce que je fis, animée, je pense, d'un secret délice à nous voir perdues en cette immense plaine sans cachette pourtant. (122)
- f) Ces petites routes que j'avais prises pour gagner du temps et rejoindre la nationale par raccourci, ces petites au fond du pays, nous les appelions : routes de sections, et nulles me semblaient comme elles mener plus loin et nulle part. De ces petites routes coupant les arrière-pays en mille carrés, au loin en des solitudes inimaginables, de ces petites routes pleines d'ennui, aujourd'hui encore je m'ennuie. Je revois, sous le ciel énigmatique, leur rencontre silencieuse ; tout juste le vent jouant avec elles leur enlève-t-il un peu de terre qu'il fait tourner en lasso ; je me rappelle leur accolade muette, leur étonnement à se rencontrer, à repartir déjà et vers quel but ? car d'où elles viennent ; où elles vont, jamais elles n'en disent mot. Quand j'étais jeune, il me paraissait qu'elles n'existaient pour aucunes fins pratiques, seulement pour l'exaltation étrange de l'âme à jouer avec elles quelque jeu puéril et fascinant. (122)
- g) Donc, je continuai au hasard. Il me fallait bien au reste : à qui dans ce pays enseveli demander notre route ? (122) Depuis plus d'une heure nous n'y avons même pas vu, perdu dans l'éloignement, quelque toit de grange. Il n'y avait même pas l'électricité à travers cette contrée sauvage. Je fus heureuse un instant comme rarement je l'ai été dans ma vie. (123)
- h) A quoi tenait ce bonheur ? Je n'en sais trop rien encore. Sans doute s'agissait-il de confiance, de confiance illimitée en un avenir lui-même illimité. Alors que ma mère pour ses joies devait retourner au passé, les miennes étaient toutes en avant, presque toutes intactes encore, et n'est-il pas merveilleux cet instant où tout ce qu'il y a à prendre en cette vie apparaît intact à l'horizon, à travers les charmes et les sortilèges de l'inconnu ? (123)

Fragment numéro 3

- a) Maman s'était à moitié endormie. [...] La chaleur, la monotonie du paysage abattaient malgré elle sa curiosité. Sa tête de nouveau retomba, ses paupières battirent lourdement et, comme elles glissaient sur ses yeux, j'entrevis dans leur regard une lassitude du corps si envahissante que bientôt peut-être ni l'ardeur de maman ni sa joie de vivre n'en pourraient plus avoir raison. Et je me rappelle avoir pour ainsi dire décidé : « Il ne faudrait pas trop tarder à donner de la joie à maman ; elle ne pourra peut-être plus l'attendre longtemps encore. » [...] J'imaginai qu'il est en notre pouvoir de rendre les âmes heureuses, ne sachant pas encore que des désirs tragiques de perfection hantent certaines jusqu'à la fin. (123)
- b) Peut-être en ai-je un peu voulu à ma mère de souhaiter autre chose que ce que je croyais bon de souhaiter pour elle. A dire vrai, je m'étonnais que, vieille et parfois lasse, maman abritât encore des désirs qui me paraissait être ceux de la jeunesse. Je me disais : ou l'on est jeune, et c'est le temps de s'élancer en avant pour connaître le monde ; ou l'on est vieux, et c'est le temps de se reposer. (123)
- c) Cette petite route prise au hasard depuis quelques temps paraissait monter, sans effort visible, par légères pentes très douces sans doute. [...] Alors, comme nous nous élevions toujours, il me sembla voir, étirée contre le ciel, une lointaine chaîne de petites collines bleues, à moitié transparentes. [...] J'étais habitué aux mirages de plaine [...] Ce sont des nuages, me dis-je, rien de plus, et pourtant je poussai en avant comme pour atteindre avant qu'elles ne se fussent effacées ces petites collines pleines de douceur. Mais elles ne se dissolvaient pas comme une illusion, tôt ou tard. Après avoir reposé mon regard ailleurs, lorsque j'y ramenai les yeux, je les retrouvai encore et encore. Elles me semblaient se mieux préciser, grandir et peut-être même embellir. Puis – ai-je rêvé tout cela ? en tant de choses de nos vies persiste un élément imprécis, inexplicable, qui nous fait douter de leur réalité – la plaine, depuis le commencement des âges aplanies et soumise, parut se révolter. D'abord elle éclata en boursofflures, en crevasses, en fentes érodées ; des cailloux crevèrent sa surface ; puis celle-ci s'ouvrit plus profondément, des crêtes en jaillirent, elles prirent de la hauteur, elles accoururent de toute part. Comme délivré de sa pesante immobilité, le pays se mettait en mouvement, venait en vagues vers moi autant que moi-même j'allais vers lui. Enfin, il n'y eut plus de doute possible : de petites collines se formèrent de chaque côté de nous, elles nous accompagnèrent à une certaine distance, puis tout à coup se rapprochèrent, et en elles nous fûmes complètement enfermées. (124-125)
- d) A présent, du reste, la petite route grimpait visiblement, sans feinte, avec une sorte d'allégresse, par petits bonds joyeux, par à-coups comme un jeune chien qui tire sur sa laisse ; et je devais changer de vitesse en pleine côte. De temps en temps, en passant, une voix liquide, quelque écoulement d'eau sur le roc, frappait mon oreille.
Ah, maman a raison, ai-je pensé, les collines sont exaltantes, jouant avec nous un jeu d'attente, de surprise, nous tenant vraiment en suspens. (125)
Et bientôt, telles que ma mère les désirait, elles se présentèrent couvertes d'arbustes secs, de petits arbres mal assurés sur un versant penché, mais réchauffés par le soleil, traversés d'ardente lumière, et leurs feuillages aux tons lumineux frémissaient dans l'air ensoleillé. Tout cela, les pans de roc roussi, des baies rouges aux branches grêles, les feuilles écarlates jonchant le sous-bois, tout cela formait un adorable petit fouillis presque mort, et cependant quel cri s'en échappait. (125)
- e) Alors, brusquement, ma mère s'éveilla.
Avait-elle été avertie dans son sommeil que les collines étaient retrouvées ? [...] D'abord elle parut livrée à un profond égarement. Se crut-elle transportée dans le paysage de son enfance, revenue à son point de départ, et ainsi toute sa longue vie serait à refaire ? Ou bien lui parut-il que le paysage se jouait de ses désirs en lui proposant une illusion seulement ? Mais je la connaissais mal encore. Au fond, bien plus prompte que moi à la foi, au réel, maman saisit aussitôt la simple, l'adorable vérité. (126)

Christine, te rends-tu compte ? Nous sommes dans la montagne Pimbina. Tu sais bien, cette unique chaîne de montagnes du sud du Manitoba ! Toujours j'ai désiré y entrer. Ton oncle m'assurait qu'aucune route ne la pénétrait. Mais il y en a une, il y en a une ! Et c'est toi, chère enfant, qui l'as découverte ! (126)

- f) Et puis, tout se passa en un tel silence entre maman et les petites collines ! J'allais lentement pour la laisser tout voir à son aise, m'apercevant que son regard volait de chaque côté de la route, et nous montions encore, et les petites collines ne cessaient pas de se bousculer à droite, à gauche, comme pour nous regarder passer, elles qui dans leur isolement ne devaient pas voir des humains plus souvent que nous des collines. Puis je m'arrêtai ; j'éteignis le moteur. Maman, dans sa hâte de descendre, ne savait plus quelle poignée tourner, comment ouvrir la portière. Je l'aidai. Alors, sans un mot, elle partit seule parmi les collines. (126)

Entre les broussailles sèches la retenant un instant par sa jupe, elle se mit à grimper, alerte encore, avec des mouvements de chevrette, la tête d'instant en instant levée vers le haut... puis je la perdis de vue. Quand, un bon moment plus tard, elle réapparut, ce fut tout en haut d'une des collines les plus escarpées, petite silhouette diminuée par la distance, toute chétive, extrêmement seule sur la pointe avancée du roc. A côté d'elle, un petit sapin torturé, ayant là-haut dans les vents trouvé son gîte, s'inclinait aussi. Et j'ai pensé bizarrement en les voyant côte à côte, maman et l'arbre solitaire, que peut-être faut-il être bien seul, parfois, pour se retrouver soi-même. (127)

- g) Mais que se dirent-elles, ce jour-là, maman et les petites collines ? Est-ce que vraiment les collines rendirent à maman sa joyeuse âme d'enfant ? Et comment se fait-il que l'être humain ne connaisse pas en sa vieillesse de plus grand bonheur que de retrouver en soi son jeune visage ? N'est-ce pas là plutôt une chose infiniment cruelle ? D'où vient le bonheur d'une telle rencontre ? Serait-ce que, pleine de pitié pour sa jeune âme disparue, l'âme vieillie lui lance à travers les années un appel tendre, comme un écho [...] je me demandais [...] ce qui pouvait retentir si longtemps ma mère en plein vent, sur le roc ; et si c'était sa vie passée qu'elle y retrouvait, en quoi cela pouvait-il être heureux ? En quoi pouvait-il être bon, à soixante-dix ans, de donner la main à son enfance, sur une petite colline ? Et si c'est cela la vie : retrouver son enfance, alors, à ce moment-là, lorsque la vieillesse l'a rejointe un beau jour, la petite ronde doit être presque finie, la fête terminée. J'ai eu terriblement hâte tout à coup de voir maman revenir près de moi. (127)
- h) Enfin elle redescendit de la petite colline. [...] (127)

Elle se rassit près de moi. Nous repartîmes en silence. [...] Je fus inquiète tout à coup. Les petites collines me parurent à présent difformes, bossues, assez sinistres ; j'avais hâte de retrouver la plaine franche et claire. (128-129)

Alors maman me saisit le bras avec une sorte d'agitation.

– Christine, me demanda-t-elle, c'est par erreur que tu as trouvé cette merveilleuse petite route ?

– Donc, l'étourderie de la jeunesse a quelque chose de bon ! lui répondis-je en manière de plaisanterie. [...]

A ce moment, les collines s'ouvrirent un peu ; logé tout entier dans une crevasse parmi de sapins débiles, nous apparut un petit hameau se donnant l'air d'un village de montagne... C'est Altamont

C'est là notre clef pour les petites collines, tout ce que nous connaissons de certain : la route d'Altamont. (129)

Et comme elle parlait, brusquement nos collines s'affaissèrent, se réduisirent en mottes à peine soulevées de terre, et presque instantanément la plaine nous reçut, étale de tous côtés, dans son immuabilité effaçant, niant ce qui n'était pas elle. Maman et moi ensemble nous nous sommes retournées pour regarder en arrière de nous. Des petites collines rentrées dans le soir, il ne restait presque rien déjà. Seulement, contre le ciel, un contour léger, une ligne tout juste perceptible comme en font les enfants lorsque sur du papier ils s'amuse à dessiner le ciel et la terre.